



Sous le signe du roi David : Pierre Nothomb poète de l'amour

COMMUNICATION DE ROLAND MORTIER
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 21 AVRIL 1990

Les poètes de l'amour n'abondent pas dans notre poésie de langue française. Les poètes d'inspiration biblique y sont fort rares, à l'opposé de ce qui se passe dans la poésie anglo-saxonne. Quant aux poètes qui conjuguent l'inspiration biblique et l'inspiration amoureuse, ils sont rarissimes et je ne vois, chez nous, que le seul Pierre Nothomb qui ait tenté de concilier cette double postulation.

Liliane Wouters et Alain Bosquet le définissent, au tome II de leur anthologie de *La poésie francophone de Belgique (1885-1900)* (p. 15), d'une formule lapidaire et juste : « homme de proie, de charme et de pouvoir » qui aurait « des frissons de grand seigneur ». Le public a surtout gardé le souvenir de l'homme de pouvoir et de son rôle dans notre vie publique, ainsi que de quelques récits — comme *Le prince d'Olzheim* — qui sont d'une certaine manière la métaphore romanesque de ses grands rêves politiques et de sa nature passionnée. Le poète, plus confidentiel, est moins connu, et c'est sans doute injustice, car on lui doit quelques recueils qui, au-delà de leur apparence assez classique, apportent à l'histoire de notre poésie une note très personnelle. Ils nous révèlent un être d'une complexité insoupçonnée et d'une audace assez surprenante de la part d'un esprit qui se voulait conservateur et catholique à la fois. Le plus significatif de ces recueils me paraît être celui qu'il a consacré au roi David et que les Éditions des Artistes ont publié en 1960. Pierre Nothomb, né en 1887, a donc 73 ans au moment de cette publication. Il est déjà l'auteur de plusieurs volumes ou plaquettes de poésie, *La vie d'Adam*, *Délivrance du poème*, *L'an de grâce*, *Jacob et l'Ange*, *Élégies du*

solstice, et il donnera encore quatre recueils avant de mourir en 1966, presque octogénaire. Ce sont : *Arbres du soir* (1962), *L'été d'octobre* (1963), *L'herbe haute* (1963), *Les approches* (1965), tous dominés par la thématique de la vieillesse, du jugement divin, de la mort prochaine. Aucun ne va pourtant aussi loin dans l'audace tranquille, dans le mépris des tabous, dans l'approfondissement de ses pulsions intimes, que ce *Roi David*, qui n'est lui-même que la partie centrale d'un recueil composite comprenant également *Le chant du Prince* et *Le Peuplier*.

La référence de départ est claire. Il s'agit de l'histoire des derniers jours du vieux roi David, telle qu'elle est rapportée dans le *Livre des Rois* (L. I, chap. I, v. 1-4) :

Vulgate : 1) Et rex David serinerai, habebatque aetatis plurimos dies : cumque operiretur vestibus, non calefiebat.

Traduction Crampon :

Le roi David était vieux, avancé en âge ; on le couvrait de vêtements sans qu'il pût se réchauffer.

2) Dixērunt ergo ei servi sui : Quæramus domino nostro regi adolescentulam virginem, et stet coram rege, et foveat eum, dormiatque in sinu suo, et calefaciat dominum nostrum regem.

Ses serviteurs lui dirent : « Que l'on cherche pour mon seigneur le roi une jeune fille vierge ; qu'elle se tienne devant le roi et le soigne, et qu'elle couche dans son sein et mon seigneur le roi se réchauffera. »

3) Quæsierunt igitur adolescentulam speciosam in omnibus sinibus Israël, et invenerunt Abisag Sunamitidem, et adduxerunt eam ad regem.

On chercha dans tout le territoire d'Israël une jeune fille qui fût belle, et l'on trouva Abisag, la Sunamite, que l'on amena au roi.

4) Erat autem puella pulchra nimis, dormiebatque cum rege, et ministrabat ei, rex vero non cognovit eam.

Cette jeune fille était fort belle ; elle soigna le roi et le servit mais le roi ne la connut point. (omet « dormiebatque cum rege »)

5) Adonias autem filius Haggith elevabatur dicens: Ego regnabo.

Or Adonias, fils de Haggith, s'élevait dans ses pensées, disant : « C'est moi qui serai roi. »

La Bible évoque tout autre chose qu'une passion amoureuse dans le chef d'un vieillard : David est sénile, comme le montre son indifférence aux événements extérieurs et à la prise effective du pouvoir par le clan de son fils aîné Adonias. Il faut réchauffer son vieux corps délabré. On lui trouve à cet effet une adolescente, presque une enfant, mais il n'est pas question de la moindre velléité érotique de la part du vieux roi. En revanche, Adonias est tombé amoureux d'Abisag, et c'est son désir de l'épouser qui sera le signal de sa mort : il sera assassiné sur l'ordre de Salomon, visiblement jaloux de cette double concurrence. Cet épisode oriental d'amour, de haine et de sang est l'histoire classique d'une lutte de clans et de femmes, d'influences religieuses, d'ambitions personnelles où la petite Abisag n'est qu'un jouet qui reparaitra avec un éclat nouveau dans la personne de la Sulamite du *Cantique des Cantiques*, autre nom de la même séductrice.

Qu'en a fait Pierre Nothomb ? Tout autre chose ; en réalité, la Bible lui sert uniquement de référence littéraire, de support ou de prétexte. Le locuteur du recueil s'identifie au roi David, ou plutôt il feint de reproduire sa situation, car il n'est ni sénile, ni impuissant, ni moribond.

La trame biblique sert uniquement à fonder une relation intime entre un homme vieillissant (le poète) et une femme jeune et belle qui semble partager son lit (en tout cas, il la décrit nue sous son regard) et pour laquelle il éprouve un intense, un brûlant désir qui ne va pas jusqu'à la consommation physique.

L'intrigue biblique fait l'objet d'une habile transposition qui pourrait piéger le curieux qui s'en tiendrait au seul titre du recueil. Le mensonge poétique doit faire accepter (sous l'autorité de l'Ancien Testament) un thème qui aurait pu scandaliser.

Jeu subtil et dangereux, à la limite de l'interdit (qui est l'acte d'amour, la possession), et jeu qui va très loin, comme dans la fin du monologue d'Abisag, p. 113.

Tout se ramène, en fait, à un jeu de caresses, d'effleurements, de baisers, accompagnés d'une vibrante célébration lyrique.

On a l'impression que l'inspiration de Pierre Nothomb a su fondre subtilement la thématique de la vieillesse masculine (David) avec celle de la pulsion charnelle, de l'intempérance érotique qui caractérisent Salomon, lequel

connaîtra (au sens biblique) sept cents femmes. Le désir du poète, au contraire, se concentrera sur une seule, en l'occurrence Abisag¹.

Toute la poésie du recueil s'articule sur la contradiction entre la violence du désir et l'impératif du renoncement

Te voilà devant moi, ta tunique tombée,
Nue. Et j'ai moins péché en prenant Bethsabée
Que je ne pécherais en acceptant ton corps
Autrement que comme une fraîche gerbe d'or

Sans mêler à mon corps la gerbe dégerbée.
Dans mes bras, cette nuit, doucement étendu,
Ton sommeil confiant et pur de vierge amie
Ou même ton désir, dans le songe endormie,
De l'époux fécondant par ta chair attendu
Pourront s'abandonner aux forces suspendues
Que mon vouloir consacre à recevoir ton chant
J'ai dompté pour t'aimer la vigueur de mon sang
Tu crois t'abandonner à des forces perdues...

Si tu ne croyais pas que j'étais desséché
Mort comme un cep d'hiver ou un chêne sans sève
Je sais, tu donnerais ton ventre sans péché
— Amour ? Élan ? Pitié ? — au bonheur dont je rêve :
Tourment royal du crépuscule qui s'achève.

Dieu ne me permet pas d'ouvrir à mon baiser
Le doux miracle offert de ta jeune tendresse
Et je m'interdirai la suprême caresse,
Tout ce que mon suprême amour s'est refusé

¹ Les similitudes avec le *Cantique des Cantiques* sont nombreuses et frappantes. Les images de P. N. sont généralement moins concrètes et le ton plus extatique. En revanche, le *Cantique* n'associe pas l'ombre d'un sentiment de péché à l'exaltation de la beauté féminine.

Ne prenant que l'amour de ton cœur reposé
Qui ruisselle sur moi la fraîcheur de tes tresses
(p. 76)

Que s'attache à mon cou ton poids d'âme et de chair,
Que le bel arbrisseau se mesure à mon torse,
Que le frais chèvrefeuille se noue à mon écorce,
Que ton parfum de mai chasse mon songe amer,
Que s'apaise ton flanc, que tes cuisses dorées
Osent dans l'abandon demeurer desserrées,
Que ton jardin secret achève son dessin,
Que ta tête se pose au creux de mon épaule,
Et qu'à leur doux appel d'innocence mes paumes
Dans un geste très pur emprisonnent tes seins.

J'aurai de toi l'essence et la forme élancée
J'aurai de toi l'esprit, le rire et la pensée,
Et j'aurai, pour mes derniers jours, ton goût de fleur,
Et la chaude fraîcheur et la fraîche chaleur
Que tu veux apporter, ô grâce inépuisée,
Au désespoir de ma solitude glacée —
Et tu ne sauras pas qu'au fond de ma douleur
Je calme durement la faim qui me consume,
Et que tu es l'oiselle aux mains de l'oiseleur !

Lui, délivré par toi de sa longue amertume ;
Sans refermer ses doigts caressera les plumes
Très doucement de la colombe au col gonflé
(Et tremblant de la voir de sa main s'envoler)
Et, maître de sa vie autant que de ta vie,
Vainqueur de son désir par l'amour contrôlé,
Et changeant en fraîcheur le feu qui l'a brûlé,
N'entendra plus crier son âme inassouvie

Tout au chaste bonheur dont tu l'auras comblé —

Ignorant tout de sa puissance inconsolée.

(p. 77)

Le renoncement du vieillard est, en premier lieu, d'ordre religieux (« Dieu ne me permet pas »...), mais il est aussi la preuve de sa force, de sa volonté (« maître de sa vie », « vainqueur de son désir ») et d'un amour qui en arrive à transcender la simple sensualité (« tout ce que mon suprême amour s'est refusé »). Victoire coûteuse et difficile, car le roi n'est point le sarment desséché que d'aucuns imaginent :

Tu dormis sur mon cœur et tu étais heureuse
De donner ta chaleur à mon vieux corps éteint —
Croyais-tu ! Vierge offerte à mon épaule creuse,
Ton cœur sans s'alarmer battit jusqu'au matin

Ne sachant pas, tandis que pure et lisse et nue
Tu allongeais sur moi ton confiant bonheur,
Que je devais briser mes forces revenues
Mes os, ma chair, mon sang, ma soif et ma fureur,

Pour qu'enfin, envahi par ta grâce et la grâce
Du Dieu fort qui permit cet amour sans baiser,
J'entende s'élever jusqu'au fond des espaces
Le silence vainqueur du chant que j'ai osé
(p. 78)

Le roi est aussi le poète qui trouve dans cet amour sa réalisation absolue et la substance d'une poésie qui touche à la prière :

Je ne demande rien, j'attendrai que tu aimes
Le vieux poète avec le goût de son poème

Un peu, sans prendre rien à celui qui t'attend.
Je me tairai dans ma prière, je préfère
M'enfoncer à jamais dans ma nuit solitaire
Plutôt que d'effleurer la paix de ton printemps.

Quand tu me reviendras, quelque soir, sans rien dire,
Douce de ce désir qui inspire et aspire,
et qui voudrait pouvoir tout comprendre et donner,
J'accueillerai ta vie au creux de ma poitrine
Et ne prenant de toi que ta forme divine
Je sentirai enfin la gloire d'être né
(p. 74)

Loin de se sentir coupable, le vieux roi-poète célèbre son désir comme un ultime don de Dieu, qui lui a permis d'atteindre aux limites de son être et de son génie :

Mon Dieu, comme je vous rends grâce
De m'avoir donné jusqu'au bout
La lucidité du désir !

Il me tient éveillé dans cette nuit qui passe
Je vois tout, je sais tout, comprends tout
Il réclame, éblouit, inspire
Et ressuscite en moi le génie et le chant.

Illumination de l'être !
Je croyais m'endormir dans mon soleil couchant,
Las de tout aimer et connaître,
Et je ne savais rien de ce que je sens naître
Dans mon corps et mon âme et mon esprit tendus :
Vous m'avez entendu,
De ma pensée et de mes sens par vous je suis le maître —

Devant l'abîme clair je reste suspendu !

Le désir m'a porté au dessus de moi-même
Aux pointes de mon âme, aux puissances extrêmes
Où je suis délivré même de ce désir ;
La réponse surgit vivante à des problèmes
Dont je ne savais plus que j'allais les saisir :
J'en allais oublier les normes et les thèmes :
Tout soudain se résout dans cette nuit où j'aime
À ma soif emmêler l'esprit et son plaisir !

C'est vous qui me donnez, au bord de vos rivages,
Mon Dieu, après mes morts, mes péchés, mes veuves,
Ce renouveau d'amour qui me tient vif et fier.
Laissez-moi comme un sceau dans le creux de ma chair
Accueillir sur mon cœur la vierge douce et sage
Dont l'appel cette nuit féconda mon désert
(p. 81)

L'amour qu'il éprouve pour Abisag s'oppose à celui qu'il voue à Bethsabée, comme une pure musique détachée de toute implication concrète :

Il y a deux amours, l'amour de Bethsabée
Et l'amour d'Abisag. Celui-ci donne tout
Sans rien donner que l'âme ou que la fleur de l'âme
Dans un chant par un grave silence absorbé

Celui-là donne tout et prend tout, et la femme
Est volupté du corps, de l'âme et de l'esprit
J'ai choisi la musique et si tu l'as compris
Ce chant sera plus chaste et plus haut que la flamme

Tout le reste est péché ou indigne de nous

Les caresses, les mains, les ébauches d'étreinte
Ne sont pour nous que les approches de ces saintes
Formes du seul amour dont nous allons choisir
Ensemble la plus belle, au-delà du désir.
(p. 82)

Mais il est des moments où le vieux roi se demande s'il ne se ment pas à lui-même, si son renoncement est aussi solide qu'il le croit, et si Abisag se satisfait vraiment de cet « amour suprême » :

J'étais fidèle au divin pacte
Maître suprême de mes actes
Je te conserverais intacte
Pour l'époux demain attendu —
J'apporterais à Yavée
La victoire longtemps rêvée
La force que j'ai retrouvée
Et le don que j'aurais perdu

Mais je tremble ô ma Sunnamite
Si, vive et douce, tu m'invites
À l'abandon que précipite
Un vertige accepté enfin.
Ô Dryade, sur mon écorce...
J'ai trop présumé de ma force
Et je vais renverser mon torse
Sur ton corps léger dont j'ai faim...

Es-tu moins sainte, es-tu moins pure,
De l'aveu de ma force dure
Du réveil des hautes brûlures,
Du secret de mon cœur brûlé ?
— Ô Roi David que ma jeunesse

Soit le sceau de l'autre promesse
Et que le poème renaisse
Du désir que j'aurai comblé.
(p. 84)

Telle est la force de son désir qu'il l'épuise chaque nuit entre les bras de Bethsabée pour mieux résister à celui qui l'entraîne vers le corps doux et frais de la jeune Sunamite :

Ô Bethsabée, encor savoureuse à l'étreinte,
Tu ne sais pas que, chaque nuit, un doux corps frais
Vient se nouer à mon torse dur et secret,
Que vierge et défendue, elle s'offre sans crainte
Ignorant le réveil de mes forces éteintes —
Au beau tourment, royal et fier, de mon regret

Ô Abisag tu ne sais pas que pour la joie
De garder mon serment le plus pur, chaque jour
J'épuise en d'autres bras mon corps puissant et lourd.
Ainsi, lion pensif qui respecte sa proie
Et vieux chêne enchanté par l'arbuste qui ploie,
Respiré-je à jamais sur ton sein l'autre amour.
(p. 85)

Je ne veux plus penser qu'à ton corps, Bethsabée,
Je ne veux plus penser qu'au secret de ton corps
Je fais de mon désir la force exacerbée
Qui emporte au remords pour fuir l'autre remords
L'autre désir : celui des premières rosées.

Envolez-vous de moi ô mes pures pensées
Chants de mon jeune amour, musiques de mon ciel,
Rêves d'une beauté que Dieu m'a défendue

— Peut-être ! — envolez-vous pour qu'un baiser mortel
Ne vous entraîne pas dans le torrent charnel
Où s'abandonnera ma douleur suspendue !

Et si je n'entends plus, et si je ne vois plus
Ces grâces, ces fraîcheurs, ces brises, ces bruits d'ailes,
Si je perds à jamais mes sources qui ruissellent,
Mes oiseaux, mes matins, mes symboles élus,
Si dans la volupté absorbante - absorbée
Seul me reste demain le corps de Bethsabée,
Que rien de vous du moins ne s'y perde avec moi
Que Dieu reprenne et garde intacte pour
Sa joie Tandis que les lourdeurs terrestres me reprennent —
Cet amour qui eût pu être à jamais la mienne.
(p. 86)

À d'autres moments, il découvre dans la pulsion de son désir une forme de l'immense force créatrice qui émane de la Divinité force dont il participe doublement, en sa qualité d'homme et en sa dignité de poète :

Vaste océan mouvant où le fleuve des jours
Des planètes, des chants, des soupirs, des silences
— Ô vertige éternel et créateur — s'élance

Pour y chercher la plénitude de l'amour.
Je sentais devant toi, lorsque tu étais nue,
Et que tu attendais le bonheur de mon sang,
Que j'étais traversé par ce fleuve puissant
Qui fait d'amour la création continue,

Que mon charnel désir n'était pas seulement
Le cri voluptueux de mes sources profondes,
Mais une infime part du cantique des mondes,

Un élément divin du divin mouvement.

Parce que je voyais dans tes yeux et tes gestes
Et que je pressentais dans l'espoir de ton cri
Le frémissant désir aussi de cet esprit
Qui unissait nos chairs au vertige céleste
(p. 88)

Emporté par un puissant mouvement universel, « qui unissait nos chairs au vertige céleste », le poète s'immerge dans le flux du devenir qui l'emporte, sous l'aiguillon du désir, vers un infini assimilé à la divinité. L'amour charnel n'est plus, dès lors, qu'une des voies mystérieuses par lesquelles s'opère le salut :

Mon orgueil était grand d'avoir en ton instinct
Et le mien retrouvé pour nos fêtes charnelles
Le sens et le pourquoi de la force éternelle
Par quoi Dieu nous entraîne au but de nos destins

Tu étais poésie, et j'étais poète,
Tu écoutais mon chant et j'écoutais le tien,
J'ouvrais à ton regard le rêve qui contient
Sans l'enfermer l'inquiétude toujours prête ;

Par quelque mot ailé tu rejoignais le ciel
Tu expliquais la course et l'orbe de la Terre
Je n'étais jamais seul, si j'étais solitaire,
Car tu étais en moi le songe et le réel ;

Je reliais en toi l'atome originaire
Et l'infini final qui s'ouvre et s'ouvre encor
Par cette conscience et le divin mystère
De l'âme qui se noue au mystère des corps
(p. 89)

Je manque d'autorité pour juger de la pertinence théologique de cette vision poétique qui associe étroitement la condition charnelle et l'amour divin, mais elle séduit incontestablement par son rythme et par sa musicalité :

je n'ai touché ton sein que pour nouer le charme
De mon chant éternel à ce don passager
Mais éternel aussi par la grâce des larmes.
(p. 93)

Par moments, la sensualité du poète éclate, irrépressible, et il lui faut toute la force qu'il puise dans son serment pour résister à la vague déferlante du désir :

Tu as voilé ton corps. Pourquoi ? Ma main le presse
Sous le voile. Déjà elle atteint durement
Tes deux seins prisonniers dont la pointe se dresse
Et ton ventre pareil au monceau de froment ;

Elle glisse déjà sur sa courbe dorée
Elle s'enfoncerait parmi les grains de blé
Si tu ne soupirais, de crainte dévorée,
— Ou du désir par ma caresse révélé.

Tu trembles ? Moi aussi, Sulamite, je tremble
Et je renverserais mon torse sur le tien
Si je n'avais juré au Dieu qui nous rassemble
De lui garder ta vie intacte. Il me retient.

Mais rends-moi la beauté de ta nudité pure
Et le jeune bonheur de tes flancs découverts
Pour que s'apaise en moi le cri de la nature
Pour le chant de l'été, printemps de mon hiver !
(p. 99)

Le poète répète, en le nuancant, le chant amébee qui s'élève en son cœur :

Retiendras-tu ton cœur et ton corps et tes bras
Quand son rêve appuiera sa grâce sur ton torse,
Quand, ayant confié sa faiblesse à ta force,

Le chèvrefeuille au vieux chêne s'enroulera,
Léger, et qu'au sommet de sa liane torse,
Sa bouche ayant pitié de ta rugueuse écorce,

Son ventre en même temps doucement s'ouvrira ?

Tu as promis à Dieu de ne jamais la prendre
Autrement qu'un parfum, un sourire ou un chant
Autrement que le don à ton soleil couchant

De ce matin de Mai dont la pulpe encor tendre
A déjà la promesse et la chaleur du sang
Mais dont le pur accueil à ton influx puissant

Vous laisserait un goût de remords et de cendre

La voici qui s'avance au pli de ton chemin
Vers toi et tu l'attends au seuil de cette allée
Sûr de toi, appelant cette douceur ailée,
Prêt à l'envelopper dans tes robustes mains
Pour, les corps refusés et les âmes comblées,
La rendre à cette paix de victoire mêlée —

Où ton éternité commencera demain...

(p. 106-107)

Le sommet du lyrisme de Nothomb coïncide avec l'abandon du vers régulier dans un psaume de sa propre invention où il rivalise avec le modèle biblique et qui porte le titre assez singulier de *Psaume LXXIbis* :

PSAUME LXXIbis

Je ne cesse de prier Dieu,
Dit le Roi,
D'arracher de mon cœur ce désir.
Je ne cesse de prier Dieu,
Dit-il aussi
De me permettre de m'en nourrir.

Ma faim est si grande depuis si longtemps !
Dit le Roi,
Je n'ai jamais été rassasié...
(Comme on arrache le parfum, puis la rose,
Reprend-il
Et puis, lui-même, le rosier !)

J'accepte de mourir à tout bonheur vivant
Dit le Roi,
J'accepte l'âpre effort auquel Tu me convies
Mais je ne pourrai plus chanter ta gloire, ô Dieu vivant
Reprend-il
Si j'ai tué dans ma chair toute vie !

Pourquoi m'as-tu fait ainsi fier et puissant ?
Dit le Roi,
Pourquoi m'as-tu fait d'âme et de chair et de sang
Si ce n'est pour participer au désir universel
Dit le Roi
Qui emporte vers

Toi le flux de la création continue ?
— L'heure est venue enfin du décisif refus
Répond Dieu qui n'a pas entendu cet appel
L'heure du sacrifice total est venu...
— Mais que vaudra le sacrifice,
Dit le Roi,
Si plus rien en moi ne frémit que je puisse
Chaque jour Te sacrifier ?
(p. 110-111)

Cette prière en forme de monologue est conçue comme une justification de la thématique du recueil et de la vision religieuse qui la sous-tend.

Sans doute la critique de l'époque a-t-elle ressenti quelque malaise devant une inspiration aussi insolite et que la personnalité de l'auteur rendait encore plus troublante. Seuls deux critiques, deux poètes d'ailleurs, en ont rendu compte, fort élogieusement : Marcel Thiry, dans *Le Soir* du 14 septembre 1960, et Raymond Quinot, dans le fascicule de novembre-décembre (p. 25-28) de *Nos Lettres*.

Marcel Thiry, après avoir parlé d'une « scabreuse variation sur un thème biblique », ajoutait que « la poésie lui confère une immunité ». Il y voyait le chant d'un jeune homme, mais qui « saurait l'art des vers comme on ne peut guère le savoir à vingt ans ». Il concluait en soulignant dans ce recueil « une rare impression de puissante passion charnelle et de confession pathétique » et, tout en se refusant à le juger au plan religieux, il estimait que « le juge littéraire, en tout cas, ne pourra qu'absoudre et qu'applaudir ». Jugement pénétrant et fin, où se retrouvent la sensibilité poétique de Thiry et la justesse de son regard de lecteur.

À trente ans de distance, et en dépit de quelques négligences prosodiques, l'œuvre a gardé aujourd'hui son souffle et sa puissance. Sans concessions à la modernité, elle renoue tranquillement avec le discours lyrique traditionnel, ignorant superbement un siècle d'expériences et de recherches formelles. L'ambition de Pierre Nothomb se situait ailleurs, dans un propos authentiquement existentiel, où l'appétit de la chair se heurtait aux aspirations spirituelles d'un homme vieillissant, confronté à la proximité de la mort. C'est, en réalité, cette

perspective qui donne à la beauté du jeune corps féminin un charme, une attirance qui seraient irrésistibles s'il ne les intégrait dans une tension qui les sublime.

Poète de l'amour charnel, Pierre Nothomb l'est d'une manière insolite, où la spontanéité se moque des interdits, mais où l'érotisme s'exalte dans « le flux de la création continue », réconciliant ainsi la chair et l'esprit, le vieux roi et son Dieu, le chêne et le chèvrefeuille.

Copyright © 1990 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Roland Mortier, *Sous le signe du roi David : Pierre Nothomb poète de l'amour* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1990. Disponible sur :
< www.arllfb.be >